

Arrivée à Compostelle

26 octobre, dernière étape officielle de ce périple, il m'en restera trois après Santiago. Je reliais Arzúa et Saint-Jacques, étape assez longue sous un vieux ciel boudeur. Petite pluie très fraîche et mouillante, mes vêtements n'arrivent plus à me réchauffer. Léger coupe-vent, tee-shirt d'été et short ne sont plus adaptés à la situation. Conséquence de la légèreté assumée de mon bagage, certes, mais je voyageais pendant la saison chaude et j'espérais un automne plus clément.

Petite anecdote en passant : après avoir contourné les pistes de l'aéroport de Santiago, on traverse un lieu appelé A Lavacolla (lave couilles, si, si !), ainsi nommé parce que c'était le dernier endroit où les voyageurs d'antan avaient la possibilité de se décrasser dans l'eau claire d'un ruisseau avant d'atteindre l'objectif. Croyez-moi, ce n'était pas un luxe, mais le résultat restait modeste, je vous l'expliquerai plus loin.

Transi jusqu'aux os, me voilà arrivé au sommet du Monte do Gozo ou Montjoie et son monument symbolique. La fatigue oubliée, regardez-les courir les pèlerins, car c'est d'ici que l'on contemple pour la première fois Compostelle et sa cathédrale, objet pour certains de tous les idéaux.

Le chemin longe un cantonnement en pente, constitué de nombreux baraquements réservés aux dortoirs, aux sanitaires et à la gestion des besoins de milliers d'individus lors des rassemblements religieux. Cette base jouxte un camping, un parc à voitures et un imposant amphithéâtre. Ça en fait du monde en saison. En 1995, vingt mille personnes environ ont fréquenté le chemin, alors qu'en 2019 on en comptait plus de trois cent cinquante mille.

Tout ça pour ça, juste une ville touristique envahie comme une autre avec, parquées en périphérie, des hordes de pèlerins en quête de rédemption.

Mais ça me fait un drôle d'effet tout de même. Presque trois mois à crapahuter tous terrains et me voilà quasiment arrivé. Incorrigible mécréant j'évite de sprinter, car devant le panorama étalé à mes pieds, il me vient comme un inquiétant vague à l'âme : que vais-je faire ensuite ? Vertige face à cet avenir qu'il me faudra bien affronter un jour. Je serais resté des heures à m'attendrir sur mon sort si Monsieur Balisage ne m'avait pas tout de go réveillé : allez bouge-toi, les statues pèlerines qui veillent sur ce lieu n'ont que faire d'un morceau de bidoche à moitié congelé. Allez, on y va !, il ne nous reste plus qu'un petit bout de route. L'avenir t'attendra !

Et me voilà enfin, soulagé et transi, devant l'escalier monumental qui donne accès au Porche de la Gloire. Une foule compacte se presse devant la double porte. Sur le meneau, au-dessous de la statue de saint Jacques, est creusée l'empreinte patinée des doigts d'une main. La tradition veut que le pèlerin rendu pose la paume à cet endroit précis. Ce geste de pure dévotion, exécuté par la plupart des croyants, me laisse pantois.

Pris de frissons, je décidai de ne pas visiter l'édifice ce soir et je quittais les lieux à la recherche d'un hôtel et de quoi me vêtir plus chaudement quand une voix familière m'interpella :

— Hé ! l'ami. Hé ! le monsieur suisse - qu'il me semble comprendre.

Je me retourne et . . . non, c'est impossible ! Et pourtant si, arrivées la veille elles étaient là, maman poule et ces cinq petites caquetantes qui se jettent à mon cou et me couvrent de bisous en se moquant de moi. Vous savez, celles-là mêmes qui ont fait le chemin par les routes nationales. Intégristes ! Illico je révise un chouïa mes préjugés, je vous en ai parlé dans une autre chronique.

Pourquoi ne suis-je pas surpris qu'elles m'invitent à les accompagner à l'intérieur du bâtiment ?

— Viens avec nous, c'est aujourd'hui qu'ils activent le Botafumeiro*, tu as de la chance –

Ce que j'ai cru comprendre. Je déclinai l'invitation, j'avais d'autres projets. Un peu embarrassé on en est resté là et puis on s'est quitté pour ne plus nous revoir.

* Encensoir, sorte de gigantesque balançoire suspendue, diffusant des effluves enivrants. On l'utilisera dès le Moyen âge pour purifier l'atmosphère fétide de la cathédrale. Les ablutions faites à Lavacolla ne suffisaient pas, sans doute, à préserver les augustes narines des pontifes officiants, des relents éccœurants du populo recueilli. Enfin, ce qu'on disait alors. Il est activé aujourd'hui lors de certaines célébrations religieuses, mais en faisant par email un don d'au moins 300 euros, vous pourrez prétendre à son « activation » lors de votre arrivée à Santiago. (Sic)